



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PREMIÈRE LETTRE

SUR

JACQUES DE GUYSE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C^o,
RUE DE SEINE, 14.

PREMIÈRE LETTRE

SUR

JACQUES DE GUYSE,

ANNALISTE DU HAINAUT,

A MONSIEUR LE BARON DE STASSART,

**GOUVERNEUR DU BRABANT, DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE
DE BRUXELLES.**

PAR M. ADOLPHE AUBENAS ,
Membre de la Société Royale des Antiquaires de France.



PARIS.

**CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LA ROCHEFOUCAUD,
N° 12.**

1839.

PREMIÈRE LETTRE

SUR

JACQUES DE GUYSE,

ANNALISTE DU HAINAUT ;

A MONSIEUR LE BARON DE STASSART,

Gouverneur du Brabant ,
directeur de l'Académie de Bruxelles.

Monsieur le Baron,

Sachant que j'ai fait une étude spéciale de Jacques de Guyse et de ses Annales, vous avez bien voulu permettre que le résultat de mes recherches et de mon examen vous fût communiqué : c'est beaucoup de bienveillance et encore plus de distinction pour moi ; et, si l'amour de la science et de notre histoire ne m'avait inspiré ce travail, le désir comme l'honneur d'être votre correspondant me l'auraient à coup sûr fait entreprendre. J'aurai donc deux motifs de zèle ; et la faute n'en sera qu'à mon insuffisance si, stimulé par cette double considération, je ne me montre pas digne de la position que me fait votre indulgence. Dans une matière qui concerne l'illustration de la Belgique, je ne pouvais mieux m'adresser qu'à l'un de ses personnages les plus éminens, qui, placé à la tête du premier corps savant de son

pays, se trouve naturellement indiqué à tous ceux qui s'occupent des annales de la nation belge; mais il y avait chez moi, Monsieur le Baron, une raison de plus pour vous offrir mon travail : c'était le souvenir de l'accueil si flatteur dont vous m'avez honoré, et dont je vous remerciais si vous ne redouliez sur toute chose l'expression d'une gratitude publique.

La tâche que j'entreprends n'est point chose aisée, je le sais; mais la matière est importante, elle vaut un examen particulier, une entière attention; c'est un sujet qui mérite qu'on l'envisage sous toutes ses faces, qu'on en discute tous les points. La peine ne sera pas perdue; car, quelle que soit la conclusion d'un examen approfondi sur l'ouvrage de Jacques de Guyse, elle importera à la science, puisque dans cette œuvre se trouve renfermée, et c'est surtout ce qui me touche et me préoccupe, la question de nos antiquités nationales, de nos antiquités les plus hautes, les plus reculées comme les plus glorieuses. Il ne s'agit de rien moins en effet que de la première moitié de notre passé, que de notre existence primitive. C'est le procès de notre ancienne civilisation que nous allons juger. Il va se démontrer une chose qui nous intéresse fort, à savoir, si c'est la conquête romaine qui nous a créés, politiquement parlant, ou si elle ne nous a pas plutôt détruits. Avions-nous, avant cette époque, une existence de peuple civilisé, ou n'avons-nous dû notre civilisation qu'à la défaite? En d'autres termes, nous reste-t-il des preuves de ce passé? possédons-nous une histoire de ces tems reculés? car pour nous,

peuples ou individus, dont la vie est si courte, dont la mémoire est si oublieuse et le souvenir traditionnel si tôt effacé, les choses accomplies ne subsistent que par l'histoire, qui seule leur donne la réalité, la couleur et la vie. Le passé est pour nous comme la mer qui nous entoure de son immensité. Au loin, sous des cieux inconnus, se trouvent des mondes nouveaux, des peuples ignorés. Nous vivons sans soupçonner leur existence, mais ils n'en existent pas moins. Insouciantes et sceptiques, les vieilles nations les nient et ne font aucune tentative pour les découvrir, et il faut que le génie persécuté leur révèle, dans un sublime et suprême effort, un nouveau monde pour les forcer d'avouer que tout l'univers habitable n'est pas contenu dans leur hémisphère. Ainsi du passé : il a ses terres ignorées ; il a ses Colombes aventureux, navigateurs intrépides, qui, poussant jusqu'aux limites des âges, ont découvert des continens inexplorés sous l'un et l'autre pôle historique. Notre humble Franciscain aurait-il été, à son insçu, un de ces explorateurs hardis et heureux ? je ne sais encore : n'est-il plutôt qu'un rêveur et qu'un fou ? on l'a dit, et nous chercherons à quoi nous en tenir là-dessus.

Pour cela, nous examinerons quelle foi on doit ajouter aux Annales de Jacques de Guyse. Son histoire est-elle vraie ? est-elle fausse ? N'est-ce pas plutôt un mélange de faux et de vrai ? Alors, jusqu'où va la vérité ? quelles sont les bornes de l'erreur ? Toutes questions importantes au plus haut degré, intéressantes, à coup sûr, pour la nation belge surtout, et

qu'il faut aborder franchement, de front, sans ménagemens d'aucune sorte, sans esprit de parti non plus ni de système. Il est nécessaire encore en ceci de se dégager de tout respect humain littéraire, de toute fausse honte, de toute pusillanimité. Les histoires comme celles de Jacques de Guyse présentent une de ces questions délicates, fort semblables aux questions de religion et de dogme. En ces sortes de matières, on peut être esprit fort ou fanatique, seïde ou athée. On ne croit rien pour lutter avec ceux qui croient tout. D'ailleurs, le rôle d'incrédule, d'esprit fort, a du charme et de l'attrait; il donne les apparences, chose fausse et source la plus féconde du scepticisme, d'une certaine supériorité d'intelligence, d'une grande élévation de vues. C'est bien à tort qu'on le croit ainsi; mais cela est. Dans la matière qui nous occupe, par exemple, on nie d'un seul coup, en bloc, toutes les antiquités de la Belgique, car on s'est figuré qu'un pareil procédé devait être le fait de tout esprit qui se pique de rectitude, de critique et de science; et, comme on n'a pas la prétention de manquer de toutes ces qualités qu'on s'adjuge pleinement au contraire, on n'admet rien et l'on dit avec un dédain de Bénédictin : Passons au déluge, ce qui, lorsqu'il s'agit de l'histoire des Gauls, signifie : Passons à l'époque romaine; gagnons la haute mer, c'est-à-dire les Commentaires de César, où l'on navigue en pleine eau, ayant le vent bon, la voile large, les étoiles brillantes, une boussole et pas d'écueils. Je suis bien loin, certes, de nier toute la gloire littéraire du conquérant romain, tout le mérite historique de

son œuvre, et je joindrais ma louange au jugement des âges si une voix aussi faible que la mienne devait ajouter quelque chose à son éloge bien mérité. Mais enfin tout n'est pas là, et, malgré ma profonde estime pour les commentaires, c'est-à-dire pour les mémoires d'un ennemi vainqueur, je ne peux partager avec eux mon respect religieux pour la Bible et l'Évangile, et leur soumettre aveuglément ma raison et pour ce qui s'y trouve et pour ce qui ne s'y trouve pas.

A côté du scepticisme que je blâme, je sais bien qu'il y a un écueil également dangereux : c'est le fanatisme qui, en histoire, admettrait et soutiendrait tout jusqu'à la plus minutieuse particularité comme ceux qui, en religion, placent au nombre des articles de foi toutes ces légendes où le merveilleux le dispute à l'absurde. Ce sont là deux partis extrêmes, et le vrai n'a jamais été dans les extrêmes. En cherchant donc à me garantir de ce double excès dont je reconnais le danger, dans l'examen des annales de Jacques de Guyse, je ne m'inspirerai que d'une impartialité scrupuleuse et d'une complète indépendance, et pour ne rien négliger dans un sujet aussi important, pour traiter la question sous toutes ses faces, il convient de diviser cet examen en quelques opérations claires et logiques.

C'est un véritable problème que je veux poser et résoudre : or, dans tout problème, il y a un *inconnu*. C'est la solution qui nous importe. Pour y arriver, il faut passer par le *connu*, et voici, ce me semble, la meilleure manière de procéder.

Avant de rechercher si l'histoire de Jacques de Guyse est vraie, j'examinerai si elle est vraisemblable; avant de voir si elle est prouvée, je me demanderai si elle est susceptible de l'être. Pour cela, je rappellerai les antiquités constatées des autres peuples, les nôtres propres, et, en rapprochant de ces faits acquis ceux qu'avance notre chroniqueur, la comparaison établira si ses récits sont plus fabuleux, plus impossibles, plus surnaturels que ce qu'on croit communément. Si ce travail est en faveur de Jacques de Guyse, je me demanderai si ses récits qui paraissent vraisemblables sont vrais maintenant, ou, en d'autres termes, si son histoire est appuyée par des autorités dignes de quelque croyance, ou par des faits de quelque valeur. Jacques de Guyse a-t-il inventé; a-t-il même pu inventer ce qu'il raconte, et subsidiairement est-il prouvé que les écrivains dont il a compilé les œuvres soient eux-mêmes les inventeurs de ces traditions historiques?

Lorsque cette question de véracité sera épuisée, et quel que soit le résultat de notre examen, je me sens porté à avancer que, même dans le cas d'une complète certitude de fabuleux, l'ouvrage de Jacques de Guyse n'en doit pas moins être accueilli et étudié, car les fables d'un peuple, à ce seul titre de traditions primitives, méritent quelque estime et quelque respect; elles font partie de son passé, de son existence, de lui-même. Je montrerai au reste, que les origines attribuées par Jacques de Guyse à son pays, sont certes assez nobles, assez poétiques, assez grandioses

même, pour qu'on ne doive pas les traiter avec tant de légèreté et de dédain, surtout lorsqu'elles sont pour nous un certificat d'antique nationalité, une protestation contre les prétentions des vainqueurs qui, non contents de détruire nos institutions, nos cités et nos monumens, ont voulu aussi supprimer ou mutiler notre histoire. Ensuite venant au point principal, je tâcherai d'établir la ligne de démarcation qui, dans l'ouvrage de Jacques de Guyse, sépare le vrai du faux, et ce sera là sans contredit le travail le plus important ; car, en mettant d'un côté la fable, de l'autre l'histoire, il donnera à l'écrivain l'autorité que ce mélange lui fait perdre. Dans l'état, les uns, ne voyant que le côté fabuleux, nient tout ; les autres, ne considérant que la partie historique, affirment tout, exagérant ainsi, en sens inverse, la vérité qui ne se trouve jamais dans les exagérations, et plaçant de la sorte notre bon chroniqueur dans une position qui lui donne le droit de dire aux deux partis :

..... Je n'ai point mérité
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité !

Quant à vous, Monsieur le Baron, vous ne serez point surpris, j'en suis sûr, de l'importance que je donne à Jacques de Guyse ; vous Belge, et qui honorez votre pays par vos talens, votre caractère et votre patriotisme, vous ne trouverez point étrange que j'entre dans d'aussi grands détails sur une question qui est celle du passé de la Belgique et de la

Gaule. Ce travail serait peut-être accueilli avec sourire par quelque savant dédaigneux, plus disposé à passer l'éponge sur les difficultés qu'à les éclaircir et à les résoudre : il n'en est point ainsi de vous, et je vous en remercie encore, pour Jacques de Guyse d'abord, qui ne devait pas s'attendre à trouver ses plus grands ennemis dans son propre pays, et pour moi surtout que votre bienveillance encourage et honore. D'ailleurs, on fait des livres et de fort gros livres sur de plus minces sujets; je puis donc bien, sans être taxé d'outrecuidance, me permettre quelques lettres sur une période qui comprend près de mille ans dans notre histoire. Je ne sais si cela aura l'intérêt d'une dissertation sur un fragment de poterie, sur un tronçon d'armure ou sur une étymologie; mais à coup sûr on peut lui en prédire l'importance, la valeur et l'utilité.

Mais avant d'entrer dans l'examen des diverses questions que je viens de poser, je crois qu'il n'est pas hors de propos de donner quelques notions de la vie de notre chroniqueur. Outre que les détails biographiques ont toujours un grand intérêt de curiosité lorsqu'on s'occupe des productions d'un écrivain, ils ne sont pas sans utilité pour déterminer le degré de confiance qu'il mérite; car suivant qu'il nous est démontré que l'auteur était honnête ou méchant, fourbe ou vrai, réservé ou léger dans sa vie publique ou privée, nous nous sentons disposés à lui accorder ou à lui refuser notre estime, et, comme tout se tient dans le monde moral, l'estime amène la confiance et celle-

ci la persuasion. Ce qui est loin de vouloir signifier qu'en thèse rigoureuse la probité est une sûre garantie de véracité. Non, on peut se tromper de très bonne foi, en croyant sincèrement être dans le vrai ; on peut mal dire tout en ayant la conviction de bien dire. Mais, il n'en est pas moins certain, en dépouillant cette réflexion de toute forme dogmatique et absolue, qu'il nous paraissait prouvé qu'un homme a été pendant toute sa vie probe et juste, humble et défiant de lui-même, réservé dans ses discours, prudent dans ses actions, méthodique dans ses habitudes, scrupuleux dans l'accomplissement de ses devoirs, on pourrait et on devrait en conclure avec une certaine apparence de raison, qu'il a apporté dans la composition de ses écrits les mêmes qualités qui se remarquent dans sa conduite, et penser qu'il aura été, littérairement parlant, d'une égale probité, d'une sagesse aussi scrupuleuse. Il restera toujours, cela va sans dire, à examiner la valeur des matériaux employés, et l'état de l'esprit humain à l'époque où l'écrivain a vécu ; c'est ce que j'essaierai de faire avec soin et détails ; car, je l'ai déclaré, je ne reculerai pas devant ce que ma tâche a de difficile, parce que ses difficultés sont précisément ce qu'elle offre de plus important.

Jacques de Guyse naquit à Mons et non point à Guyse en Picardie, comme l'a prétendu La Croix du Maine, dans la première moitié du quatorzième siècle, d'une famille distinguée en tout tems par sa pro-

pre importance et par les charges dont elle fut revêtue. C'est ce qu'il nous apprend lui-même lorsqu'il nous dit (1) que ses ancêtres, ses oncles, ses cousins et son frère germain occupaient des emplois élevés auprès des princes de Hainaut et les avaient servis jusqu'à la mort, sans donner lieu à aucun reproche. A l'imitation des siens, Jacques de Guyse aurait pu, sans aucun doute, suivre la carrière des emplois et des honneurs : il n'en fut point ainsi, soit que l'empêchement vînt de sa famille, soit que son goût personnel s'y opposât. Il se consacra à l'état religieux et entra dans l'ordre des Franciscains. Le lieu de ses premières études et de son noviciat ne nous est pas connu. Ce que nous savons par lui, c'est qu'il employa vingt-six ans de sa vie à l'étude de la logique, de la philosophie naturelle et morale, des mathématiques et de la physique. Ces vingt-six années s'écoulèrent, à ce qu'il paraît, hors de sa patrie ; et c'est pendant cette longue absence qu'il faut placer le voyage qu'il fit à Paris et dont il ne semble pas s'être loué beaucoup. Au bout de ce tems, il fut reçu docteur en théologie. C'est sans preuves que Paquot (2) a conjecturé qu'il prit ses grades à l'Université de Paris, induit en erreur, sans doute, par la visite de Jacques de Guyse à cette capitale. Au reste, on a droit de s'étonner qu'il les ait obtenus aussi tard : peut-être existait-il une grande difficulté pour parvenir à cette

(1) Jacques de Guyse. Édition de M. le marquis de Fortia. Tome I^{er}, page 67.

(2) Mémoires pour servir à l'hist. littér. des Pays-Bas. T. IV, art. *Guyse*.

dignité ecclésiastique, ou peut-être la modestie qui paraît constituer le trait dominant du caractère de notre religieux, l'empêcha-t-elle de s'en croire digne plus tôt. Quoi qu'il en soit, après avoir été reçu docteur, Jacques de Guyse revint dans sa patrie : il pouvait être alors âgé de quarante ans environ, en supposant, ce qui est probable, qu'il eût commencé ses études vers sa douzième ou sa quatorzième année.

Quelques-uns des détails qui précèdent, et cette évaluation de l'âge de Jacques de Guyse qui n'a pas été faite jusqu'ici, sont indiqués dans ce passage de ses Annales qu'il est bon de rapporter textuellement (1) : *Equidem ipse Jacobus cernens quod à xxvi ANNIS tempus à Deo sibi impensum in studio logicalium et philosophiæ tam naturalis quàm moralis, necnon et mathematicis et physicis artibus exposuerat, et TANDEM ad apicem gradus theologiæ proventus, cùm AD PATRIAM suæ nativitatis, Hannoniæ videlicet, REVERSUS*, etc. Ces paroles veulent signifier évidemment, sous peine de n'avoir aucun sens, que l'auteur étudia vingt-six ans avant d'être reçu docteur et que de plus il passa ce laps de tems hors de sa patrie. Cette observation n'a pas été faite et si j'insiste pour en prouver la vérité, c'est qu'elle nous sera d'un grand secours, en nous fournissant le moyen d'établir la durée de la vie de Jacques de Guyse, et par conséquent de préciser par la connaissance que nous avons de

(1) Jacques de Guyse. T. I^{er}, p. 64.

l'année de sa mort, l'époque de sa naissance qui reste encore à connaître.

De retour dans son pays, Jacques de Guyse fut choisi pour professer, dans les couvens de son ordre, la théologie, les mathématiques et la philosophie. Pendant l'espace de vingt-cinq ans, suivant ce que nous apprend Nicolas de Guyse, son parent, il s'acquitta avec conscience et régularité de ces pénibles fonctions; et la science que permettent de lui supposer ses longues études dut lui procurer auprès des élèves de son ordre de légitimes succès. Mais ces sciences, en honneur dans les couvens, n'obtenaient point la même faveur auprès du monde; peut-être aussi, parmi les religieux eux-mêmes devinrent-elles l'objet de quelque négligence. C'est ce que prouvent ces paroles de Jacques de Guyse, empreintes d'une certaine amertume: «Après être revenu dans mon pays « natal, » dit-il, « ayant reconnu l'esprit qui y règne, « je me suis convaincu que la théologie et les autres « sciences spéculatives y étaient méprisées, et même « que ceux qui les possédaient étaient regardés comme « des insensés et des gens en délire (1). »

Ne trouvant donc pas dans leur enseignement une occupation suffisante pour son activité, le laborieux Franciscain, afin, observe-t-il, de préserver son âme de l'oisiveté, sa mortelle ennemie, chercha un sujet d'étude plus conforme à l'esprit de son tems et au goût de ses concitoyens. Après avoir longuement réfléchi en lui-

(1) Jacques de Guyse. T. I^{er}, p. 65.

même, il se décida pour les sciences communes et matérielles, *grossas atque palpabiles* (1). Il est difficile de reconnaître à ces épithètes dédaigneuses et presque méprisantes, une science qui de nos jours a pris le pas sur toutes les autres, une étude qui les a presque absorbées toutes, et qui, devenue le domaine des plus hautes intelligences, résume et domine toutes les connaissances humaines ; l'histoire. C'est donc à écrire l'histoire que Jacques de Guyse se décida ou plutôt se résigna. Ce fut effectivement à regret ; car, à son avis, il y avait loin des sciences que l'on peut, en abondant dans son sens, appeler intellectuelles, *speculativæ*, et qui comprenaient la métaphysique avec ses questions les plus ardues, la dialectique avec ses finesses les plus déliées, la philosophie avec ses profondeurs et ses mystères, à cette science de faits, d'actions, de choses tombant sous le sens brutal, matérielles, à l'histoire en un mot et à tout ce qui s'y rattache, *scientias grossas et palpabiles*. Au reste cette manière de voir de Jacques de Guyse ne doit point nous surprendre : la passion pour les études abstraites avait été le goût dominant depuis le onzième siècle et les succès comme les enseignemens du grand maître de la dialectique, d'Abailard, n'avaient pas peu contribué à faire prendre le pas aux disputes théologiques et philosophiques sur tous les autres genres de travaux d'esprit.

Cependant, le sacrifice une fois résolu, Jacques de

(1) Jacques de Guyse. T. I, p. 65.

Guyse ne prit plus conseil que de son patriotisme : ce fut son pays, le Hainaut, qui fut choisi pour but de ses recherches et de ses veilles. Plusieurs motifs dont il nous instruit lui-même lui inspirèrent ce choix et l'y déterminèrent (1). D'abord l'histoire de son pays n'existait pas, tandis que plusieurs autres nations voisines et depuis long-tems soumises au Hainaut en possédaient de célèbres ; l'amour-propre de Jacques de Guyse en souffrait : ensuite ces histoires, séparées et dispersées, restaient cachées sous le boisseau ; il convenait de les recueillir et de les mettre en lumière : en outre, les princes du Hainaut avaient non seulement fondé l'église de son couvent, mais encore l'avaient illustrée par leur sépulture, et enrichie de leurs bienfaits : enfin, il désirait, à l'imitation de ses ancêtres et de ses parens, faire quelque chose pour le service de son prince que son état religieux l'empêchait de servir de sa personne. Ainsi le patriotisme, l'amour de la science, sa reconnaissance monastique et sa fidélité comme son zèle envers son souverain, se réunissaient pour soutenir Jacques de Guyse dans l'exécution de son projet.

Cette exécution n'était point chose facile. Notre courageux Franciscain ne se dissimulait aucune de ses difficultés. Il devait recueillir tout ce qu'on avait écrit sur le Hainaut, c'est-à-dire se procurer, en nature, toutes ces histoires particulières et peu connues dont ils nous a parlé, toutes les chroniques des abbayes

(1) Jacques de Guyse. T. I^{er}, p. 67.

et des églises, toutes les chartes des princes et des évêques. Et, pour arriver à ce résultat, il avait peu de moyens, encore moins de crédit. Faiblement servi par ses frères, mal accueilli par les Grands, il ne se découragea point cependant. Durant plusieurs années, il le dit lui-même, il parcourut les provinces et les villes; il visita les églises et les bibliothèques, lisant les histoires et les mémoires, compulsant les archives, n'épargnant ni courses, ni recherches, ni fatigues; ne reculant devant aucunes dépenses, devant aucuns périls, et ne se laissant rebuter par aucuns dégoûts, parmi lesquels le plus sensible à son cœur dut être, à coup sûr, de se voir refuser les manuscrits qui lui étaient nécessaires par des Grands et par des particuliers du pays même de Hainaut pour l'illustration duquel il se dévouait. Cette lutte de Jacques de Guyse contre la barbarie, l'insouciance et l'égoïsme de son siècle est touchante; elle méritait d'être signalée, et je dois à l'humble mais sensible religieux de rapporter les paroles où il a consigné ses impressions. On y voit tout ce que ce combat eut de pénible pour son cœur dévoué; mais son humilité l'emporte sur son légitime ressentiment et, s'il nous instruit de la dureté de ses concitoyens, ce n'est pas qu'il en fasse l'objet d'un reproche; c'est parce que la justification de son ouvrage l'amène forcément à de telles explications. « Comme j'ai rassemblé de tous côtés (1), » dit-il, « ces petits ouvrages d'histoire, à grand'peine, avec

(1) Jacques de Guyse. T. I^{er}, p. 89.

« beaucoup de frais et de dangers, et que dans cette
« province même du Hainaut, chez les Grands et chez
« quelques autres personnes, on m'a refusé des livres
« et des histoires dont j'avais besoin, je proteste que,
« s'il existe d'autres ouvrages que ceux que j'ai pu me
« procurer, je ne prétends ni les contredire, ni les
« démentir, ni leur nuire en quoi que ce soit. » Et
ailleurs, toujours avec la même humilité (1) : « Que
« le lecteur se souvienne bien qu'il rencontrera dans
« cet ouvrage beaucoup de choses qui n'ont pas été
« examinées, approfondies, digérées et travaillées
« avec autant de soin que je l'aurais désiré, dans ce
« qui a particulièrement rapport aux actions de cer-
« tains princes et aux fondations de quelques églises
« dont je n'ai pu me procurer les histoires ni par mes
« prières, ni à prix d'argent; mais, quoique pauvre et
« rebuté, je n'ai pas néanmoins abandonné mon en-
« treprise. » Il ajoute enfin : « Adonné par obéissance
« à des études, à des traités, à des lectures, à des dis-
« cussions, et à des choses de nécessité étrangères à
« mon travail; souvent absorbé, fatigué et brisé par
« ces autres devoirs, n'ayant du reste aucune aide que
« celle de Dieu pour compiler et composer mon livre,
« j'ai tiré le meilleur parti que j'ai pu du petit nom-
« bre des renseignemens que je me suis procurés en
« divers pays. »

Ces dernières lignes sont intéressantes pour la biographie de notre auteur : on y voit que, malgré le

(1) Jacques de Guyse. T. I, p. 115.

grand labeur dans lequel l'avaient entraîné ses recherches sur l'histoire de sa patrie, cependant il ne négligea jamais ses devoirs, redoublant de zèle et d'activité pour suffire à cette double occupation; aux prises avec des devoirs écrasans, et néanmoins trouvant encore assez de veilles pour composer et écrire trois volumes in-folio qui en supposent le dépouillement d'une trentaine au moins.

Et dans la composition de ses Annales, Jacques de Guyse fit preuve non seulement d'un zèle persévérant, d'une patience infatigable, mais encore d'un courage civil aussi rare alors qu'aujourd'hui, que dans tous les tems; il montra ce courage de l'écrivain honnête qui, passionné pour la vertu, s'indigne du vice et du crime et les flétrit de sa plume incorruptible, quelque haut qu'ils soient placés, quelque périlleux que soit le rôle de censeur. Pour preuve de ce que j'avance il suffira de lire le commencement du chapitre CXII du livre XX, sur le règne de la comtesse Marguerite. Ce passage fait trop d'honneur à Jacques de Guyse pour que je ne le rapporte pas : « Les trente-
« cinq années du règne de la comtesse Marguerite, »
dit-il, « furent marquées dès le commencement, par
« tant de troubles, de ténèbres et de turpitudes que
« je n'aurais pas osé en écrire l'histoire si je n'y eusse
« été déterminé par la pitié, par ma conscience et
« par mon amour pour la vérité et la justice. En
« voyant les hommes de bien opprimés, poursuivis
« chaque jour, contre toute équité et toute raison,

« tandis que leurs persécuteurs persévéraient dans le
« crime, et semblaient s'en faire gloire, je n'ai pu
« soutenir ce spectacle, et, à l'exemple de Judas Ma-
« chabée, j'aime mieux m'exposer à la mort pour dé-
« fendre la vérité, que de voir et d'entendre ainsi
« raconter chaque jour les maux de mon pays et des
« saints qui l'honorent, sans plaider la cause de la
« vérité et de la justice qui sont là pour les venger. »
C'est bien là le cri que la vue de l'injustice arrache
à un cœur vertueux ; et, comme une récompense du
sentiment qui a inspiré l'auteur, ce sont là aussi d'élo-
quentes paroles.

Cependant, malgré tous les obstacles que nous ve-
nons d'indiquer, Jacques de Guyse était parvenu à
rassembler un assez grand nombre de matériaux, les-
quels, avec le secours de ceux qu'il avait été à même
de recueillir dans ses premiers voyages hors de son
pays et les renseignemens et les pièces que durent lui
procurer ses parens, tous en place, ainsi qu'il nous
l'a appris, lui permirent de rédiger le vaste ouvrage
qui nous reste de lui où, sous le titre de *Annales his-
toriques des nobles princes du Hainaut*, il nous
donne, non seulement l'histoire complète de cette
contrée, mais celle de la Belgique entière et de nos
provinces du nord. J'ai dit en commençant que l'une
des raisons qui déterminèrent Jacques de Guyse à
entreprendre ses Annales, ce fut le désir de faire
quelque chose pour le service de son souverain ; ce
sentiment ne le quitta pas et il en a consigné la tou-
chante expression dans son prologue : « Jacques, » dit-

il (1), « s'efforçant de suivre les traces de ses ancêtres, « et n'ayant pas de quoi servir de si grands princes, « parce qu'il était pauvre et mendiant, s'en est allé « comme la Moabite, dans le champ de Booz; et là, « derrière les moissonneurs, il a recueilli, non sans « peine, quelques épis qu'il a liés en gerbe, et il vient « porter humblement le denier de la veuve au trésor « du prince de Hainaut. » Il me semble difficile de trouver quelque chose de plus délicat et de mieux senti que ces quelques lignes; c'est presque de la poésie.

Jacques de Guyse employa vingt-cinq années à la composition de ses Annales; mais malgré un aussi long labeur, il ne put en venir à bout: la mort le surprit sans qu'il eût le tems de les terminer. Ce fut le 6 février 1399 qu'il mourut à Valenciennes dans le couvent de son ordre. D'après les calculs que j'ai faits plus haut, il devait avoir, à l'époque de sa mort, soixante-cinq ans, ce qui porterait sa naissance à l'année 1334. Je ne donne pas cette année comme une date absolue; mais, d'après les paroles de Jacques de Guyse lui-même, et celles de Nicolas de Guyse, son parent, il est permis d'affirmer qu'elle est fort approximative. Notre chroniqueur fut inhumé dans l'église des Cordeliers, vis-à-vis de l'autel de la Sainte Vierge. Plus tard Nicolas de Guyse lui fit élever un tombeau en marbre qui le représentait tenant un livre à la main, avec cette inscription :

(1) Jacques de Guyse. T. 1^{er}, p. 67.

CHY GIST MAISTRE JACQUES DE GUISE
DOCTEUR ET FRÈRE MINEUR ,
AUTEUR DES CHRONIQUES DU HAINAUT ,
QUI TRESPASSA L'AN 1398 , LE 6 FÉVRIER.
PRIEZ DIEU POUR S'AME.

On a sur lui une autre épitaphe composée par lui-même en vers latins, et qui se trouve dans le manuscrit (n° 5995) de la bibliothèque du Roi. En voici la traduction :

« Quel profit, moi, Jacques de Guyse, ai-je obtenu
« de ce travail, ou que de peines diverses ne m'a-t-il
« pas coûté? Que me sert la connaissance de la sa-
« gesse, puisque la philosophie ne peut me soustraire
« à l'empire de la mort? J'engage mon lecteur à étu-
« dier la théologie avec un bon esprit, afin de corriger
« ses vices. Qu'il obtienne ainsi les faveurs de la
« Vierge Marie et qu'elle-même me fasse jouir d'un
« bonheur éternel! »

Les premiers mots de l'auteur sont une expression de découragement; mais cette expression ne doit point se prendre d'un regret vaniteux sur le non-succès littéraire de son œuvre. Ce qu'il a regretté sans doute, c'est que son pays, qui peut-être l'accueillit sans beaucoup d'ardeur, n'en ait pas retiré plus de fruit; chose qui a dû diminuer la juste et louable satisfaction que s'était promise Jacques de Guyse, modèle de patriotisme, de courage et de patience, mais surtout d'abnégation et de modestie; le plus petit des mineurs ainsi qu'il s'appelle, *minorum minimus*!

Cette notice sur Jacques de Guyse ne serait pas suffisante, Monsieur le baron, si je n'y joignais quelques notes bibliographiques, soit sur les divers manuscrits de son ouvrage, soit sur les différentes impressions dans lesquelles il a été reproduit d'une manière plus ou moins complète.

L'histoire de Jacques de Guyse, en sortant de ses mains, formait trois volumes in-folio, avec ce titre : *Annales Hannoniæ, seu Chronica illustrium principum Hannoniæ, ab initio rerum usque ad annum Christi 1390*. Quant au manuscrit autographe, on n'est pas fixé sur sa destinée. Bayle prétend qu'il se trouvait dans la bibliothèque des franciscains de Mons, et il cite à ce sujet une circonstance qui ferait peu d'honneur aux connaissances de ces religieux, puisqu'il avance que M. le baron Leroi ayant écrit au père gardien pour avoir la copie de quelques chapitres de cette chronique, il lui fut répondu qu'aucun d'entre eux ne pouvait la déchiffrer. Bayle ajoute que ce manuscrit autographe fut consumé dans l'incendie du couvent par Louis XIV, lors de la prise de Mons, en 1691. Paquot dit absolument la même chose. Le P. Lelong est d'un avis différent; il assure que l'original des *Annales du Hainaut*, formant trois volumes in-folio, était conservé dans la Bibliothèque du Roi sous les numéros 8381-8382-8383. L'autorité du P. Lelong est fort grave; mais elle se trouve contredite par le catalogue de la Bibliothèque même, qui assigne pour date à cet exemplaire

le cours du quinzième siècle, en indiquant qu'il provenait du cabinet de Dupuy qui, à sa mort, arrivée en 1651, légua tous ses livres au roi. Jean Lemaire parle d'un manuscrit de cette chronique qui était conservé de son temps dans le couvent des frères mineurs de Valenciennes. Il commet à ce propos une erreur qui mérite d'être relevée, ce qui nous sera d'autant plus facile que nous aurons pour nous aider le texte même de Jacques de Guyse; c'est que les annales du religieux franciscain auraient été composées à la requête du comte Guillaume de Hainaut. Or nous avons vu les motifs qui portèrent Jacques de Guyse à écrire son ouvrage; il les puisa tous en lui-même, et, dans l'exécution de son travail, il n'obéit qu'à son patriotisme et non à un ordre de son souverain. Quant à ce manuscrit cité par Jean Lemaire, il existe encore aujourd'hui à Valenciennes, et il y a de grandes probabilités que c'est là l'original. Cependant il serait imprudent de se prononcer d'une manière trop affirmative, surtout lorsqu'on n'a pas été à même de voir le manuscrit en question, ni de le vérifier avec les autres de même nature. En 1609 il s'en trouvait un fort complet à Anvers, suivant Paquot et Oudin; ce dernier même ajoute qu'il était conservé dans la bibliothèque des jésuites de cette ville. La cathédrale de Tournay possédait le premier volume des *Annales du Hainaut*, et le fonds de Saint-Germain, à la Bibliothèque du Roi, en contient, sous le numéro 1091, les deux premiers volumes, sauf néan-

moins le dixième livre. Voilà la nomenclature à peu près exacte des différents manuscrits de l'ouvrage de Jacques de Guyse.

Outre ces manuscrits, il existe des traductions des *Annales du Hainaut*. En 1446, il en fut fait une en français qui ne s'imprima à Paris que vers l'année 1531, chez Galliot Dupré; elle forme trois volumes in-folio, comme l'original; mais on a fait beaucoup de coupures dans le texte et ce travail mérite bien plutôt le nom d'abrégé que de traduction. C'est au reste le mot dont Bayle se sert lorsqu'il en parle. L'auteur de cet abrégé est Jean Lessabé qui l'entreprit d'après l'ordre de Philippe-le-Bon, comte de Flandre, par l'entremise et à la sollicitation de Simon Norkart, clerk du bailliage du Hainaut et propre conseiller du duc. Marchand l'attribue à Jacques et non à Jean Lessabé; mais le témoignage de Luc Wading en faveur de ce dernier, dans son livre sur les écrivains des frères mineurs, me paraît préférable, et le choix ne saurait être indécis entre ces deux écrivains, lorsque l'on considère que ce Jacques Lessabé, prêtre de Marchiennes, en Hainaut, et dont parle Marchand, est mort à Tournai en l'année 1557; il n'a pu, par conséquent, écrire en 1446 l'ouvrage dont il est question. Paquot a répété, sans plus de fondement, l'assertion de Marchand. Il commet une autre erreur non moins palpable en écrivant que c'est l'an 1404 que fut faite la traduction ordonnée par Philippe-le-Bon. D'abord, dans sa préface, Jean Lessabé dit en propres termes qu'il commença son travail l'an 1446;

ensuite le duc Philippe n'avait, en 1404, que six ans environ, et se trouvait de cette sorte incapable de donner l'ordre qu'on lui attribue.

Le premier volume de Jean Lessabé parut à Paris comme je l'ai dit, en 1531 sous ce titre : *le premier volume des illustrations de la Gaule Belgique, antiquités du pays de Haynnau et de la grande cité de Belges, à présent dite Bavay, dont procèdent les chaussées de Brunehaut, et de plusieurs princes qui ont régné et fondé plusieurs villes et cités audit pays, et autres choses singulières et dignes de mémoire, advenues durant leurs règnes jusques au duc Philippe de Bourgogne, dernier décédé. Les autres deux volumes sortiront de bref à la lumière. On les vend à Paris en la grande rue Saint Jacques en la boutique de François Regnauld. MDXXXI. Galliot Dupré, in-folio, feuillets CXLII.* Le deuxième parut la même année sous le titre de : *Second volume des Croniques et Annales de Haynnau et pays circonvoisins. Feuillets LXXXII.* En 1532 parut le troisième, en CVIII feuillets. Ce dernier volume ne va que jusqu'à l'année 1258, et l'on voit que l'éditeur est loin d'avoir rempli sa promesse de conduire l'ouvrage jusqu'au règne de Philippe de Bourgogne. Jean Lefèvre a exécuté et dépassé ce projet en continuant le travail de Jacques de Guyse jusqu'en 1530.

Marchand croit que, outre cet abrégé, il a été fait une traduction et même plusieurs en entier du texte de Jacques de Guyse. Il appuie son opinion sur ce

que l'on trouve plusieurs manuscrits français variant entre eux par le titre de l'ouvrage et le nombre des volumes. Il paraîtrait difficile d'affirmer qu'il n'ait pas existé plusieurs traductions manuscrites, quoique l'on puisse assurer qu'on n'en connaît qu'une; mais rien n'empêche que les abrégés dont parle Marchand ne soient autant de copies de l'ouvrage de Lessabé, copies dans lesquelles le titre de l'ouvrage aura pu facilement être altéré, et le nombre des volumes simplifié. Au reste Marchand lui-même s'est douté de cette similitude puisqu'il avance que Valère André se trompe en croyant qu'un abrégé qu'il avait vu à Anvers dans la bibliothèque de M. Gaspard Gevart était différent de celui imprimé à Paris.

Paquot fait aussi une confusion au sujet de la traduction des *Annales du Hainaut*. Il croit qu'il en a été fait deux distinctes, outre l'abrégé de Jean Lessabé; l'un brûlé en 1711 dans l'incendie de Bruxelles, en trois volumes in-folio, et l'autre qui se trouvait en 1718 dans la bibliothèque de M. Bonaventure du Mont de Gache : c'est celle exécutée à la prière de Simon Norkart. Paquot donne ensuite le titre que j'ai rapporté des trois volumes du travail de Lessabé, et dit que M. Verdussen, échevin, en possédait un exemplaire sur lequel se lisaient des notes de Gaspard Gevart (1). Il est évident que Paquot a fait trois ouvrages d'une seule et même traduction; mais ce qu'il dit de cet exemplaire de M. Gevart vient à l'appui

(1) C'est celui dont parlent Jean Lemaire et Marchand.

de la correction faite par Marchand à l'opinion qu'a émise Valère André au sujet des deux traductions distinctes. De tout ce qui précède, on peut conclure, ce me semble, qu'il n'y a jamais eu qu'une traduction de Jacques de Guyse, ou, pour parler plus exactement, qu'un abrégé, celui de Jean Lessabé, entrepris à la prière de Simon Norkart et imprimé à Paris en 1531 et 1532.

Telles étaient les seules notions que possédait le public sur le vaste ouvrage de Jacques de Guyse avant que M. le marquis de Fortia d'Urban se fût proposé d'en donner une édition complète. Long-temps auparavant le comte de Cobentzel avait formé le dessein d'éditer les *Annales du Hainaut*, mais ce projet n'eut pas de suite. L'évêque d'Anvers, Nelis, le reprit quelques années plus tard ; il destinait la composition de son compatriote à faire partie du recueil des historiens belges. Ce fut encore un projet sans exécution. Il était réservé à M. le marquis de Fortia de mener à bien une entreprise aussi difficile, aussi vaste et aussi dispendieuse. Ce sont là de ces publications qu'un gouvernement seul peut faire, parce qu'elles exigent des dépenses au-delà des ressources particulières ; mais on trouve heureusement des hommes qui comptent avec leur dévouement et non avec leur intérêt. Vous savez, Monsieur le baron, si M. le marquis de Fortia est de ce nombre : vous connaissez sa passion pour la science, son culte pour l'histoire ; vous savez les sacrifices qu'il leur a faits, et, si cela vous a réjoui en qualité de Belge, de voir mettre au jour

les illustrations de votre pays, comme ami, vous n'avez point été surpris d'un nouvel acte de dévouement aux lettres auquel toute une vie de désintéressement vous a habitué. Mais nous aurons mieux l'occasion d'examiner l'étendue du nouveau service rendu à la science par M. le marquis de Fortia lors de notre examen de l'ouvrage de Jacques de Guyse; nous lui rendrons la justice qu'il mérite, et en cela je m'en rapporterai moins à moi-même que je ne ferai parler des voix étrangères et ayant autorité dans le monde savant.

Vous connaissez, Monsieur le baron, cette édition en 15 volumes in-8° de M. de Fortia : vous avez apprécié le mérite de la traduction mise en regard; la clarté et la profondeur de l'érudition qui distingue les notes historiques et bibliographiques dont l'illustre éditeur a maintes fois accompagné et éclairé le texte. Je ne dirai donc rien du mérite bibliographique de cette publication; il est jugé par tous ceux qui le connaissent, et grandement loué par ceux qui, dans leur appréciation, jugent les difficultés d'une entreprise.

Mais je m'aperçois, Monsieur le baron, que je suis déjà bien loin des bornes d'une lettre. Cette réflexion me vient tard pour votre bienveillante attention; mais vous pardonnerez à un oubli qui a pour cause l'honneur de vous entretenir et le plaisir de parler d'une chronique que j'aime. J'ai voulu, dans cette lettre, épuiser tous les préliminaires de la question que je me suis promis d'examiner. Maintenant le champ est libre, les abords en sont explorés et débar-

32 PREMIÈRE LETTRE SUR JACQUES DE GUYSE.

rassés; j'aurai l'honneur, par ma prochaine lettre, de vous soumettre mes idées sur le mérite historique des antiquités de Jacques de Guyse; mais pour cela j'ai besoin, Monsieur le baron, de recevoir l'assurance que vous me trouvez toujours digne de votre indulgente attention par le respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

FIN.